



— Vous mentez ! s'écria le colonel d'un ton tranchant.

(p. 3174).

C. I.

LIVRAISON 397



— Non, je m'en souviens très bien... Ce sont de ces choses qu'on n'oublie pas si vite, mon colonel. Mais je ne suis pas venu pour m'entretenir avec vous, au sujet de mon expulsion... nous remettrons cela à une autre fois, si vous voulez bien... Aujourd'hui, je voulais vous donner des renseignements d'une importance extrême et je vous demande, maintenant, si vous êtes prêt à les écouter, mon colonel ?

Le colonel lui jeta un regard méprisant, haussa les épaules et dit :

— Quels sont ces renseignements ?

— Il s'agit de l'ordre que l'agent Romulus de Lepinski avait reçu de l'Etat-Major en septembre. L'exécution de cet ordre m'a été confiée par Lepinski. Je pensais que cela pourrait peut-être vous intéresser.

— C'est incroyable !... Comment a-t-il osé ?

Le colonel arpentait la chambre, en tortillant nerveusement sa moustache.

Dubois haussa les épaules.

— Il arrive des choses beaucoup plus incroyables encore, mon colonel; ne vous indignez pas trop. Par exemple, l'ordre même, qu'on avait donné à Lepinski...

Il s'arrêta un moment, regarda les officiers, qui l'écoutaient tous attentivement et continua :

— Je préférerais de vous donner ces renseignements en particulier, mon colonel... cela pourrait vous gêner...

— Vous pouvez parler devant ces messieurs... je n'ai rien à leur cacher.

— Comme vous voudrez, mon colonel... Il s'agit de l'ordre de supprimer l'agent Amy Nabot, qui voulait témoigner dans l'affaire Dreyfus. Comme son témoignage aurait provoqué un scandale et aurait certainement nui à la confiance du peuple français en son chef et en l'Etat-Major, on avait décidé, de la faire taire et dans ce but on

l'envoyait en Russie, où il devait être facile de simuler un accident mortel...

Le visage du colonel était blême de fureur; sa voix tremblant et il pouvait à peine parler. Il s'avança vers Dubois d'un air menaçant, en criant :

— C'est une infamie ! Comment osez-vous prétendre qu'un ordre pareil a été donné par l'Etat-Major... C'est une insulte !...

— Je peux prouver mon accusation, mon colonel... et je le ferais certainement, si vous continuez à me traiter ainsi. Faites-moi donc arrêter et un journal publiera mes renseignements tout de suite. J'ai tout préparé et je n'ai aucunement peur des conséquences... Voulez-vous vous convaincre de la véracité de mes paroles... Regardez !

Il avait tiré de sa poche son portefeuille et il montra au colonel le reçu que le rédacteur en chef du journal allemand lui avait donné.

— Lisez, s'il vous plaît !...

Le colonel avança la main et voulut prendre le papier.

Dubois recula d'un pas et ne lâcha pas cet important document.

— Je préfère que vous le lisiez à distance, dit-il avec un petit sourire cynique.

Le colonel lisait.

Les veines sur son front se gonflaient et tremblaient...

Dubois le regardait avec intérêt, il s'amusait beaucoup de voir cet homme hors de lui-même... et, en même temps, cela le calmait un peu, car, au fond, Dubois avait eu peur de cet entrevue... il n'avait pas cru à son pouvoir sur ces gens et avait couru le risque avec son sang-froid habituel.

Mais il se rendait compte qu'il jouait gros jeu et qu'il avait beaucoup à perdre

Il luttait, cette fois, non pour sa vie, mais pour sa liberté, et il n'ignorait pas qu'il pouvait lui arriver à chaque instant d'être arrêté et mis en prison.

On ne le relâcherait pas de sitôt, se disait-il, et à cette pensée, il avait un petit frisson de peur.

Que ferait-il si on l'arrêtait ?

Il savait trop bien, que personne ici à Paris ne l'aiderait à s'échapper.

Le colonel avait fini de lire.

Dubois replia soigneusement le papier et le remit, avec un calme affecté, dans son portefeuille.

Le colonel s'était assis, de grosses gouttes de sueur coulaient sur son front, il avait les poings serrés et respirait fortement :

Les officiers le considéraient en silence; personne n'osait lui poser une question :

Soudain, il frappa violemment sur la table et s'écria :

— On a vraiment fait déjà des expériences déplora-  
bles avec les agents secrets, mais pareille chose n'était  
jamais encore arrivée... cela surpasse vraiment tout ce  
que j'ai pu m'imaginer !... Cette insolence est absolument  
inouïe...

Ses camarades l'interrogeaient du regard.

— Eh bien !... Qu'allons-nous faire maintenant,  
messieurs ? dit-il.

Mais il ne semblait pas attendre de réponse, car il se tourna vers Dubois.

D'un ton assez calme, il lui demanda :

— De quelle nationalité êtes-vous ? Essayez de me  
dire, pour une fois, la vérité...

— Je suis belge, mon colonel...

— Eh bien, votre pays peut être fier de vous, mon  
cher !,...

L'ironie de cette remarque ne troubla point Dubois.

Il feignit de n'avoir rien entendu et dit, avec une politesse affectée :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me laisser continuer de parler, mon colonel ?

— Je suis curieux de savoir ce que vous avez encore à raconter !... dit le colonel, souriant ironiquement.

— Vous pouvez bien vous imaginer, mon colonel, que je ne suis pas venu ici, uniquement pour me présenter comme celui qui fut chargé d'exécuter l'ordre de dénoncer l'agent Amy Nabet à la police russe comme espionne. Car tel était, nous sommes, je pense, d'accord, cet ordre que l'Etat-Major avait donné à Romulus de Lepinski.

— Vous mentez !... s'écria le colonel d'un ton tranchant, ce que vous dites n'est pas vrai, et vous aurez de la peine à le prouver. Cet ordre n'a pas été donné par l'Etat-Major.

— Pardonnez-moi, si je proteste, mon colonel. L'ordre a été donné à monsieur de Lepinski par le colonel Du Paty qui avait également donné à Mlle Nabet, la mission qui la menait au Caucase; c'était une mission fictive naturellement, comme vous le savez très bien.

Les officiers se regardèrent avec étonnement.

Brusquement le colonel se leva et dit à Dubois :

— Suivez-moi !

Lorsqu'ils eurent quitté la pièce, l'un des officiers demanda soudain :

— Quelle est l'intention du colonel ?...

— Il confrontera Dubois avec Du Paty, répondit un autre et un silence pénible se fit dans la grande pièce. Personne n'osa plus poser de question.

Mais le colonel ne pensait pas à une entrevue de ce genre.

Il avait conduit Dubois dans son bureau et lui demandait d'un ton rudé :

— Combien nous coûtera votre silence ? Car je suppose que c'est pour cela que vous êtes venu nous voir ?

Dubois haussa les épaules :

— Il faut bien vivre !... Je suis sans ressources...

— Cela ne m'intéresse pas... combien voulez-vous ?

L'autre hésita un instant :

— 5.000 francs..., dit-il finalement.

— Vous vous contenterez de trois mille.

— Non, j'insiste, mon colonel ; j'ai tout perdu au Caucase, lorsque j'ai été arrêté, et j'ai même dû emprunter de l'argent, pour pouvoir m'enfuir...

Le colonel l'interrompit :

— Je ne veux rien savoir de vos aventures en Russie. Je vous donnerai cinq mille francs et puis...

Dubois l'arrêta :

— Et puis je voudrais...

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? s'écria le colonel, exaspéré par cette conversation et effrayé des conséquences que cela allait avoir pour lui.

— Je voudrais poser une condition, mon colonel...

— Laquelle ?

— Que la mesure d'expulsion prise contre moi soit rapportée... Je n'ai aucune envie de quitter Paris, en ce moment. Il vous sera facile de m'obtenir un permis de séjour en France.

— Cela m'est impossible.

— Je le regrette. Car dans ces conditions, je me vois forcé de laisser mon manuscrit à la rédaction du journal allemand qui le publiera dans une semaine. L'argent que vous me proposez m'importe moins que la permission de rester en France. A Berlin, on me donne immédiatement cinq mille marks pour mon article et je suis libre de gagner encore beaucoup plus, si je leur fournis des reportages sur le voyage aventureux de mademoiselle Amy Nabot et sur ses expériences avec l'Etat-Ma-

’or français. Je suis au courant de toutes les histoires et si je voulais, je pourrais leur raconter par exemple l’histoire de...

Le colonel fit un signe de la main :

— Epargnez-moi vos histoires, je n’y prends aucun intérêt. Et je vous préviens que je ne pourrais pas vous obtenir un permis de séjour; je vous conseille de vous résigner et d’accepter les cinq mille francs... cela suffira pour vous permettre de vous installer ailleurs.

— Je ne peux pas accepter votre offre, mon colonel, il m’est impossible de quitter la France.

— Pourquoi? Qu’avez-vous à faire en France? Allez donc en Belgique, puisque c’est votre pays. Allez où vous voudrez, mais fichez-nous la paix. Ne comprenez-vous pas, qu’on ne veut plus de vous en France... que vous êtes de trop chez nous? Quel intérêt avez-vous à vous imposer ?

Dubois coupa court à cette discussion :

— Je préfère rester à Paris; je n’ai pas à vous rendre compte de mes raisons. Et je vous préviens que j’y resterai.

En disant ces mots Dubois jeta un regard insolent au colonel.

Celui-ci le fixa sans dire un mot; quelques minutes passèrent dans un profond silence; les deux hommes se regardaient comme deux ennemis mortels.

— Il ne s’agit pas de ce que vous préférez faire, prononça enfin le colonel, faisant un effort visible.

— Ne dites pas cela, mon colonel, ; jusqu’à présent j’ai toujours obtenu tout ce que j’ai voulu. Cela m’étonnerait bien d’échouer... Ce serait la première fois de ma vie !

Le colonel sursauta; une telle insolence le suffoquait; il poussa un gémissement de rage.

— On peut s’attendre à tout de la part de cet hom-

me, pensa-t-il; il vaudrait mieux le faire arrêter tout de suite, mais il faudrait être sûr qu'il ne peut pas provoquer un scandale. Je pourrais le faire mettre en prison pour...

Il passa la main sur son front, afin de pouvoir penser plus intensément.

Mais il ne parvenait pas à trouver de quel crime il pourrait accuser Dubois.

Il haussa les épaules; cela importait peu au fond; il pouvait le faire arrêter pour contravention à l'arrêté d'expulsion pris contre lui.

C'était facile ! Un individu qui avait été expulsé n'avait aucun droit de rentrer en France. S'il le faisait, on pouvait l'arrêter et l'emprisonner.

En plus de cela, Dubois avait commis d'autres délits.

Ne pouvait-on pas l'inculper de chantage ?

C'était un crime puni de plusieurs années de prison.

Le colonel réprima un sourire.

Dubois pensait-il vraiment l'intimider avec ce papier qu'un rédacteur allemand lui avait donné ? Cela n'avait aucune importance à Paris!... Personne ne connaissait ce journal.

Et, après son arrestation, on lui prendrait ce papier, et sans doute pourrait-on avoir l'article; ainsi tout danger serait écarté.

Le colonel réfléchit encore un instant, puis il se tourna vers Dubois et lui demanda calmement :

— Vous habitez Paris ?

— Je n'ai pas encore de domicile ici, car je ne suis arrivé que ce matin. J'ai déjeuné et je suis venu tout de suite ici, car j'avais hâte de vous voir... J'ai pensé aussi que je pouvais attendre un peu, car dans le cas où l'on m'aurait arrêté, il était tout à fait inutile de payer

un loyer; je suis un homme raisonnable qui ne dépense pas son argent inutilement.

Il sourit cyniquement en montrant des dents d'une blancheur étonnante. Puis il continua :

— Cela m'est égal, d'être arrêté. J'ai trop d'amis qui poursuivront ma tâche et mèneront mon affaire à bien... Je parle de l'affaire, pour laquelle je suis venu ici. Ils ne pourraient, naturellement, pas vous empêcher de me mettre en prison; car l'expulsé qui rentre en France tombe sous le coup de la loi... je le sais très bien, mon colonel ! Mais je vous préviens, que je ne crains pas d'être arrêté... vous réfléchirez certainement avant de le faire.

Le colonel eut l'air de ne rien entendre.

Il semblait réfléchir et penser à autre chose, mais en réalité, il écoutait attentivement.

Dubois continua :

— Qu'est-ce après tout, que de passer un an en prison ? Je me reposerais de tous les dangers que j'ai couru au Caucase; je serais nourri pour rien et je n'aurais aucun souci. Après les derniers mois qui furent pour moi plutôt durs, ce serait même assez agréable, ne le croyez-vous pas, mon colonel ?

Le ton ironique de Dubois exaspérait tellement le colonel qu'il se trahit. Il riposta d'un ton menaçant :

— Peut-être y resteriez-vous un peu plus d'un an, mon cher; je pourrais vous faire arrêter également pour le chantage que vous avez tenté contre nous... Cela est très sévèrement puni, comme vous devez le savoir...

— J'ai pensé à cela aussi, répondit Dubois qui restait impassible et souriant. Cela me serait même très utile ! Pensez donc, mon colonel... Un procès contre moi pour chantage dévoilerait tout ce que l'on a caché jusqu'à présent avec tant de peine; l'opinion publique s'oc-

cupera immédiatement de tout ce que l'Etat-Major a voulu garder secret... On s'indignera des moyens employés pour supprimer ce qui aurait pu nuire à certains. L'histoire tragique de mademoiselle Nabot révoltera le monde entier; on dira qu'elle avait voulu démontrer la vérité et qu'elle a été sacrifiée pour assurer l'impunité des vrais coupables !... Pensez donc, au scandale formidable que cela provoquerait, si les machinations de l'Etat-Major étaient connues...

Le coup avait porté.

Le colonel était d'autant plus exaspéré qu'il savait que Dubois avait raison et qu'il devrait lui procurer le permis de séjour qu'il exigeait.

Que pouvait-on faire, pour sortir de cette situation ?

— En tout cas, pensa le colonel, il ne faut pas que cet individu ait l'impression que je le prends au sérieux.

— Ce que vous dites est tout à fait stupide, mon cher, répondit-il agacé, vos menaces ne m'effraient point, je n'y crois pas.

— Je ne vous menace pas, mon colonel... je vous explique les faits. Ayez la bonté de me donner une réponse définitive à ma demande, car je veux, si je peux rester en France, le savoir. J'ai décidé d'avoir cette autorisation et je vous demande de me la procurer pour éviter un scandale qui aurait pour vous aussi des conséquences très fâcheuses.

— Je ne peux pas vous donner une réponse définitive aujourd'hui. Je réfléchirai et je verrai si j'ai la possibilité de vous procurer ce permis de séjour... Mais vous devez attendre; cela ne sera pas aussi facile que vous le croyez.

Que va-t-il faire ?... se demandait Dubois, assez inquiet en observant attentivement son interlocuteur.

Mais il se garda bien d'extérioriser son inquiétude.

Derrière les paroles du colonel se cachait une menace, il en était sûr, mais laquelle ?

— Quand aurez-vous pris une décision, mon colonel ?

Le ton de sa voix n'était pas trop assuré.

— En tout cas, pas d'ici demain... cela demandera quelques jours.

Le colonel parlait brusquement; il avait remarqué le trouble léger de Dubois et il en profitait.

— Je puis attendre, répondit celui-ci, qui s'était maîtrisé et jouait à la perfection l'indifférence la plus complète.

Il tira son carnet de la poche, se mit à écrire et arracha la feuille.

Puis il la tendit au colonel.

— Je me suis permis de vous écrire un chiffre et le numéro du bureau de poste où je désire recevoir la réponse et je vous prie de les employer pour me faire part de votre décision, car je ne crois pas que j'aurai le temps de passer encore une fois ici...

Le colonel ne répondit pas.

Dubois insista :

— A partir de demain je passerai tous les jours au bureau de poste pour demander s'il n'y a pas une lettre sous mon chiffre... j'aimerais être renseigné le plus tôt possible.

— Vous pouvez y aller, si cela vous fait plaisir, répondit le colonel qui se détourna, sans prêter plus d'attention à Dubois.

— Je vous quitte maintenant, dit celui-ci, hésitant et espérant encore, recevoir une réponse plus précise du colonel.

Mais celui-ci n'ayant rien dit, il s'inclina légèrement et quitta la pièce.

— J'aurais dû le mettre à la porte, pensait le co-

lonel, lorsque Dubois eut quitté le bureau; mais il comprenait que cela n'eut pas été raisonnable.

Dubois aurait fait un scandale et il était plus prudent de le tenir autant que possible dans l'incertitude.

Il sonna l'ordonnance et lui ordonna de prévenir le colonel Du Paty qu'il désirait lui parler le plus tôt possible.

L'ordonnance transmit cet ordre par téléphone et revint en disant :

— Le colonel Du Paty sera ici dans une demi-heure; il ne peut pas venir tout de suite.

— Bien, vous lui direz que je l'attends dans mon bureau.

— Bien, mon colonel...

Le colonel posa sa montre sur son secrétaire et observa attentivement les aiguilles qui avançaient lentement.

Ses pensées tournaient autour de l'événement qui venait de se produire.

Il cherchait une solution à cette situation; une solution qui éviterait un scandale et lui éviterait également d'accepter les conditions du maître-chanteur. Il était révolté à l'idée de se mettre ainsi au pouvoir de cet individu.

Il vaudrait mieux l'arrêter ; ce serait le plus simple et cela nous éviterait tous les soucis.

Mais il hésitait, trop de raisons militaient contre l'arrestation de Dubois.

Il témoignerait certainement contre l'Etat-Major... le prestige des chefs serait entamé, le peuple n'aurait plus de respect pour eux...

Dans le silence, le tic-tac de la montre résonnait de plus en plus fort, ce bruit devenait insupportable; les nerfs de l'officier étaient à bout, ses mains tremblaient; il allumait des cigarettes l'une après l'autre.

— Pourquoi ne vient-il pas? se demandait-il. J'ai besoin de lui immédiatement... chaque minute peut nous coûter notre réputation; je ne comprends pas ce qu'il peut faire.

Les minutes s'écoulaient lentement... cette attente devenait presque impossible à supporter.

Pendant ce temps, Dubois s'était rendu dans une maison où il avait habité autrefois, quelques années auparavant, lorsqu'il se trouvait à Paris.

Cette maison se trouvait en banlieue.

Il aurait pu facilement habiter un hôtel chic et élégant; mais Dubois voulait éviter de remplir la fiche et de donner son nom.

S'il avait fait ainsi, il aurait été certainement dénoncé à la police et Dubois avait tout intérêt à éviter cela pour quelques jours encore.

La femme qui tenait la pension où Dubois voulait se cacher, ne lui demanderait certainement rien; elle ne s'occupait pas de ses locataires s'ils payaient bien.

Et là-bas, il serait en sûreté pour quelque temps.

Si le colonel le dénonçait à la police, on le rechercherait sûrement et Dubois se disait qu'on le trouverait même dans sa cachette en banlieue; tout au plus, pourrait-il gagner quelques jours...

Mais il se consola bientôt et rejeta ses déprimantes pensées.

Le colonel serait assez raisonnable pour vouloir éviter un scandale, qui pourrait lui nuire...



Madame Sellier était une vieille sorcière, qui avait une âme avare et une mémoire déplorable...

Ses petits yeux noirs, qui ressemblaient à des boutons de souliers, brillèrent d'avidité, lorsqu'elle vit entrer chez elle un monsieur très bien habillé, qui lui demanda une chambre.

Dans sa pension, presque toutes les chambres étaient libres en ce moment.

Elle lui montra la plus belle, qui était meublée d'un vieux lit, caché modestement derrière des rideaux de tulle jaune, que le temps avaient rendus gris, d'une commode, à laquelle manquait un tiroir et qui supportait un miroir aveugle, d'une table et de deux chaises dont les bras étaient cassés.

Elle demanda cinq francs de loyer pour cette chambre, et observa le visage de l'étranger afin de voir, si ce prix lui semblait trop élevé.

— Je suis prêt à prendre la chambre pour ce prix, dit lentement Dubois, mais je vous poserai une condition.

Il s'arrêta et la vieille demanda vite :

— Quelle condition, monsieur ?

— Vous ne direz pas à la police que j'habite chez vous...

Madame Sellier était à moitié sourde et comme il avait parlé d'une voix très basse, de peur, que des locataires puissent l'entendre, il dut répéter sa phrase plusieurs fois et la lui cria enfin dans l'oreille.

Lorsqu'elle eut enfin compris de quoi il s'agissait, et quelle était la condition que lui posait ce monsieur si élégant, elle se mit à sourire. Ses petits yeux pétillèrent de malice et elle hocha la tête vivement :

— Je ferais exactement ce que monsieur désire, personne ne saura rien de sa présence ici. La chambre coûtera à monsieur six francs, le déjeuner compris, naturellement...

— Quelle vieille avare ! pensa Dubois. Dès qu'elle a su que je ne voulais pas avoir à faire à la police, elle

a augmenté le prix de la chambre d'un franc ! Quelle ignoble vieille sorcière !...

Mais il était forcé d'accepter et il domina sa colère.

Frappant amicalement sur l'épaule de la vieille, il lui ordonna de faire monter sa valise.

Et il s'installa du mieux qu'il le put.

Le lendemain, il se rendit dans la matinée au bureau de poste pour demander s'il n'y avait pas une lettre sous le chiffre désigné.

Mais il n'y avait rien.

Le surlendemain, il s'y rendit de nouveau... mais le même désappointement l'attendait.

Lorsqu'il quitta le bureau, il crut remarquer un homme, qui l'observait attentivement, et se mit à le suivre.

Dubois n'apprécia pas du tout l'intérêt que cet homme semblait lui porter, et il se retourna plusieurs fois pour s'assurer que l'étranger était toujours sur ses traces.

Il décida de ne pas rentrer directement et fit des tours et des détours dans la ville.

Pendant des heures, il erra par les rues, mais, toujours l'inconnu continuait à le suivre. Il ne parvenait pas à décourager celui qui le suivait.

Exaspéré par cette poursuite tenace, Dubois prit un taxi... le fit arrêter après quelques minutes, en prit un autre et eût enfin s'être débarrassé de son poursuivant.

Puis, fatigué de ces manœuvres, il entra dans un restaurant pour diner.

Prudemment, il héla un taxi, pour rentrer chez lui.

Le lendemain, il ne se rendit pas à la poste.

Il y avait quatre jours déjà qu'il se trouvait dans ce « ignoble trou » comme il appelait la meilleure chambre de madame Sellier.

Il passait les nuits presque sans dormir, l'incerti-



*Elle s'arrêta net, une peur atroce l'étranglait.*

(p. 3189).



tude le tourmentait trop pour qu'il trouvât le sommeil.

Et, dans la journée, il se sentait tellement inquiet, qu'il s'effrayait au moindre bruit.

Lorsque la sonnette de l'entrée retentissait, il se mettait à trembler et s'approchait de sa porte, pour écouter, avec qui madame Sellier parlait dans le salon.

Il n'osait plus sortir.

Un jour cependant il se décida brusquement.

A quoi bon rester ici et attendre, se disait-il, rassemblant tout son courage, je n'arriverai jamais à rien ainsi. Il faut absolument faire quelque chose ; il faut agir !..

L'attente lui devenait insupportable, les jours passaient avec une lenteur effroyable. Dubois se décida d'aller à l'Etat-Major et de demander des nouvelles.

— Arrive ce qui doit ! se dit-il, je ne suis pas venu à Paris pour passer mes jours chez madame Sellier.

Et il partit pour aller rendre visite à son ami le colonel. Tout en marchant, il se souvint, soudain, de l'homme qui l'avait poursuivi lorsqu'il sortait de la poste et il se retourna hâtivement, pour vérifier s'il était suivi de nouveau.

Mais il ne remarqua rien.

Et il essaya de se persuader qu'il avait pris peur inutilement et que l'homme, qui l'avait inquiété, ne l'avait pas suivi en réalité. Cela pouvait être un hasard, une coïncidence, se disait-il, et son courage lui revint.

Il était de très bonne humeur quand il arriva devant le bâtiment où étaient installés les bureaux de l'Etat-Major.

Cependant, lorsqu'il monta les escaliers, il se sentit redevenir un peu inquiet ; il ne pouvait deviner ce qui l'attendait.

L'ordonnance s'approcha tout de suite de lui et ne lui demanda pas ce qu'il voulait, mais le guida dans un

long couloir sombre, où Dubois vit soudainement paraître devant lui l'homme au physique si antipathique qui l'avait suivi dans la rue.

Cet homme ne prononça pas une parole et l'accompagna silencieusement.

## CHAPITRE CDXXVI

### ENCORE UNE FOIS ZOROASTER

Amy avait passé toute la nuit sans fermer l'œil..

Lorsqu'elle se leva le matin, tout son corps lui faisait mal et ses nerfs étaient dans un état déplorable.

En pensant à son voyage à Paris et aux résultats qu'il entraînerait pour elle, son cœur cessait de battre.

Mais sa décision était prise.. elle voulait rentrer en France pour expier son crime.

Elle s'habilla et fit ses malles.

Puis, elle regarda sa montre : il n'était que six heures du matin..

James n'allait pas encore venir la chercher... elle avait encore deux heures devant elle.

— Que pourrais-je faire, pour passer le temps ? se demanda-t-elle.

Elle était trop nerveuse pour rester tranquillement chez elle et attendre James.

Elle décida de sortir un peu.

Une promenade matinale lui ferait du bien et calmerait ses nerfs.

Elle mit son manteau et quitta la chambre.

Le portier étonné de la voir si matinale la salua. Il lui ouvrit la porte et la suivit du regard.

La rue était encore sombre.. Amy avait fait seulement quelques pas lorsqu'un homme se détacha soudainement des ténèbres et s'approcha d'elle.

Elle s'arrêta net, une peur atroce l'étranglait.

— Zoroaster !.. c'est toi !... murmura-t-elle.

Il lui avait pris sa main et la tenait fermement dans la sienne.

D'une voix étouffée par l'émotion, il demanda :

— Où vas-tu ?

Elle répondit par une autre question :

— D'où viens-tu si tôt ?

— Tu sais, que je suis depuis hier à Tiffis. Je voulais te voir et l'on m'a dit que tu étais partie... on ne m'a pas fait monter dans ta chambre. Je savais qu'on mentait. Et je me suis mis exprès dans la salle à manger, pour voir si tu n'y viendrais pas. J'ai eu raison, puisque quelques minutes, plus tard, tu entrais avec un étranger. Qui est cet homme ?

Amy ne répondit pas.

Elle sentait la main de Zoroaster, qui tenait toujours son bras, trembler..

Un froid mortel se dégageait de cette main et la faisait frémir de peur.

Elle fit un mouvement pour se dégager.

Mais Zoroaster la tint plus fortement, il la serra contre lui.

— Tu ne m'échapperas pas, Amy, je sais très bien, ce que tu veux faire, tu veux partir avec cet étranger ; mais tu n'y réussiras pas... je t'ai attendue toute la nuit devant l'hôtel.

— Mais Zoroaster, c'est de la folie !... que veux-tu faire ? dit-elle effrayée.

Elle prit la main qui tenait son bras et supplia :

— Laisse-moi, tu me fais mal... Viens, nous nous promènerons un peu... Ou veux-tu monter dans ma chambre ? Je dirais qu'on nous apporte du thé et cela te réchauffera... Veux-tu ?

Sa main avait pris celle de Zoroaster, qui se laissait faire.

Les propos d'Amy l'avaient un peu calmé, l'espoir de la voir chez elle et de lui parler lui rendit la maîtrise de lui-même.

— Oui, montons dans ta chambre, dit-il.

Ils rentrèrent à l'hôtel.

Amy ordonna au portier qui leur avait ouvert la porte :

— Veuillez nous faire monter du thé, et des gâteaux dans ma chambre. Et faites le plus vite possible.

Lorsqu'ils se trouvèrent dans la chambre, Amy quitta son manteau.

Zoroaster ne bougea pas.

Il resta au milieu de la chambre, semblant la dévorer des yeux.

Lorsqu'elle fit un mouvement pour tirer une chaise vers la table, Zoroaster inspecta rapidement la chambre, son regard s'arrêta sur la grande malle, qui était à moitié pleine de robes.

— Tu veux partir ? dit-il d'une voix rauque.

— Oui, Zoroaster, je dois rentrer en France.

Il secoua la tête :

— Ce n'est pas vrai...

— Si, je pars aujourd'hui...

— Je ne te laisserai pas partir !... dit-il, la fixant d'un regard brûlant.

Amy avait le sentiment que son cœur se brisait.

Son visage prit cette expression triste et fatiguée que Zoroaster lui connaissait.

Pourquoi veux-tu me quitter, Amy, dit-il ému.

— Je dois le faire, Zoroaster, répéta-t-elle.

Elle réfléchissait à ce qu'elle pourrait lui donner comme raison de son brusque départ, et comment elle pourrait le convaincre de la nécessité où elle se trouvait de rentrer en France.

— Zoroaster, reprit-elle je suis très malade, et je mourrais certainement si je restais ici à Tiflis, le climat est très mauvais pour moi.

— Tu es malade, dit-il d'un air étonné tandis que son regard, plein de doute, l'observait avec attention.

— Tu peux me croire, Zoroaster, Je suis tuberculeuse, et je sens très bien, que je n'ai plus longtemps à vivre. J'ai peur de mourir ici, seule et à l'étranger, c'est ce qui m'a décidé à partir.

— Tu n'es pas seule, je suis près de toi...

Puis, posant sur elle ses yeux suppliants, il dit :

Il s'approcha d'elle et saisit ses mains dans les siennes.

— Reste avec moi, Amy... Je t'aime, comme je n'ai encore jamais aimé aucun être humain... Je te soignerai... tu guériras... je lutterai pour ta vie, mon amour pour toi est si grand qu'il vaincra la mort.

Amy se sentit profondément émue.

— Je te remercie, Zoroaster... je te remercie de tout ton amour et de tout ce que tu as fait pour moi...

— Qu'ai-je fait pour toi ? dit-il d'un ton méprisant en lâchant ses mains.

Puis il leva un bras vers le ciel et s'écria d'une voix sourde :

— C'est terrible !... pourquoi le destin t'a-t-il amené à Tiflis ? Pourquoi t'ai-je rencontrée ? Uniquement pour devenir l'homme le plus malheureux du monde...

Il regarda Amy avec des yeux pleins de larmes :

— Hier soir, reprit-il, j'étais prêt à commettre un crime. Je suivais ton ami ou ton amant.. je ne sais ce qu'il est ; j'étais dévoré de jalousie en pensant qu'il pouvait toucher ta main, entendre le son de ta voix. L'idée que tu lui appartiendras un jour me rendait fou.

Amy s'effraya ; il lui semblait que la chambre tournait autour d'elle et elle dut s'appuyer contre la table.

— Comment pouvais-tu penser cela ? balbutia-t-elle, tu n'as aucune raison d'être jaloux de lui, je ne lui appartiendrai jamais. Je te le jure Zoroaster, je n'appartiendrais à personne, tu ne dois être jaloux de personne.

Zoroaster poussa un profond soupir.

On eût dit que les mots d'Amy l'avaient délivré d'un cauchemar mais c'était seulement une apparence Amy devait s'en apercevoir bientôt.

La femme de chambre apporta le thé.

Amy supplia :

— Viens, Zoroaster, assieds-toi près de moi, prenons le thé et causons tranquillement..

— Je ne veux pas, dit-il, d'un ton brusque.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas ici pour boire du thé avec toi..

Ses yeux brillaient sauvagement, il serra les poings et prit Amy par l'épaule.

— Je suis ici, pour savoir, enfin, ce que tu vas faire, je suis venu pour te convaincre que tu m'appartiens. Et si je ne puis te convaincre, je saurai bien te forcer à rester près de moi ; je te ramènerai chez moi dans la montagne.

— Si tu m'aimais vraiment, tu ne parlerais pas ainsi Zoroaster, d'idée de me forcer ne te viendrait pas. Je ne peux plus croire en ton amour.

— Donne-moi la possibilité de te le prouver, Amy.

Elle s'approcha de lui.

Et, lui mettant les mains sur l'épaule, elle dit en le fixant de ses beaux yeux.

— Prouve-moi ton amour, en me laissant partir pour ma patrie. Zoroaster ; tu dois comprendre cette nostalgie qui me fait mourir, tu aimes ta patrie Zoroaster et tu ne la quitterais pour rien au monde. Laisse-moi partir.

Ses mots semblèrent toucher profondément le jeune homme.

— Tu as raison, dit-il simplement.

Elle enleva ses mains des épaules de Zoroaster et recula un peu.. .

Zoroaster reprit ses mains dans les siennes et les serra fortement.

Amy le sentait hésitant, peu décidé encore à céder à sa prière.

Mais s'apercevant de cette hésitation, elle continua :

— J'étais décidée à abandonner ma patrie pour vivre près de toi, Zoroaster, je le voulais. La vie dans la montagne me paraissait belle.. Mais ta famille m'a poursuivie de sa haine, on m'a rendu la vie impossible, on a voulu me tuer. Tu as vu toi-même que je ne puis vivre dans ta maison. Tu ne m'as même plus parlé d'un mariage prochain ; il te suffisait de venir me voir ici dans cet hôtel.

Il la regardait confus :

— Je voudrais réparer ma faute, Amy, tu dois m'appartenir, je te ferai oublier la haine de ma famille et toutes les souffrances qu'on t'a fait endurer.

— Je ne l'oublierai jamais, Zoroaster, comme je ne t'oublierai jamais toi. Je penserai toujours avec horreur à ce que j'ai souffert dans ta maison et dans ta famille...

— Peut être penseras-tu aussi à moi avec horreur ? dit-il amèrement en détournant son regard.

— Non, Zoroaster !... je voudrais pouvoir penser à toi toujours avec amitié, je n'oublierai jamais ton amour. Ne m'empêche pas de partir, ne mets pas de nouveaux obstacles à mon retour. Je saurais les vaincre, mais mon souvenir de toi serait troublé pour toujours. Ne rends pas pénible cette dernière entrevue, ne gâche pas, par ton obstination, les dernières heures qui nous appartiennent. Je voudrais que le souvenir de ces heures reste pur dans ma mémoire..

— Un simple souvenir te suffit ? demanda Zoroaster et sa voix avait l'air de formuler un amer reproche.

Elle haussa les épaules.

— C'est l'unique chose qui puisse être un lion entre nous. Zoroaster, et pour cela je t'en supplie, ne me gâche pas cette heure.

Il baissa la tête pendant un instant, il réfléchit silencieusement.

Puis, il se dressa et, regardant Amy fiévreusement, il dit d'une voix ferme :

— Je ne veux pas te donner l'occasion de penser à moi avec haine Amy, au revoir..

— Au revoir, Zoroaster, et merci... dit-elle profondément émue ; je ne t'oublierai jamais !

Les yeux sombres de Zoroaster, qui avaient brillé tiuť à l'heure d'une passion sauvage, se fixèrent avec un regard si triste sur le visage d'Amy que le cœur de la jeune femme se serra dans une douleur atroce...

Lorsque la porte se fut refermée derrière Zoroaster, Amy se laissa glisser dans un fauteuil.

Elle cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Elle ne pleurait pas seulement l'ami qu'elle devait

quitter, mais aussi l'homme qui l'aimait si tendrement et qu'elle ne pouvait aimer ; cela lui était une triste leçon, mais elle était sûre qu'elle avait raison de le quitter, car jamais elle ne pourrait l'aimer comme elle aimait James Wells.

Une profonde pitié de soi-même l'avait saisie.

Toutes ses misères, tout le désespoir de sa vie ratée, la peur de l'avenir, l'incertitude sur son destin, s'exprimaient dans ses larmes.

Lorsque Wells vint la chercher, il s'effraya à la vue de son visage décomposé, gonflé de larmes.

Les paupières étaient rougies, les yeux éteints... ses lèvres tremblaient d'émotion retenue.

— Qu'avez-vous, Amy ? Avez-vous eu des difficultés ?

— Ne me demandez rien, supplia-t-elle en évitant son regard.

Ce fut seulement à ce moment qu'il remarqua la table où se trouvaient deux tasses de thé et une assiette de gâteaux.

— Vous avez déjà fait servir le déjeuner, Amy ? demanda-t-il étonné.

— Non, nous déjeunerons en bas, dit-elle en secouant la tête.

— Come vous voudrez, Amy.

Pendant qu'elle s'arrangeait un peu devant la glace, il se demandait pour qui elle avait fait servir à déjeuner ?

Il y avait deux tasses, probablement, elle avait attendu quelqu'un.

Le caucasien lui avait fait sans doute une visite d'adieu, et c'était pour cela qu'elle avait pleuré. Cette pensée exaspérait un peu le jeune homme.

Lorsqu'il se trouva assis, en face d'Amy, dans la salle à manger et qu'il lui servit le café, il ne put se retenir et dit d'un ton agacé :

— J'ai rencontré hier soir votre prince caucasien. Il m'a suivi jusqu'à mon hôtel. J'avais l'impression qu'il voulait...

Amy l'interrompit vivement :

— Je sais, il est venu me voir ce matin et il me l'a raconté...

Wells la contemplait sans dire un mot.

Il n'osait pas articuler la question qui lui brûlait les lèvres.

Ils restèrent assis silencieusement, en face l'un de l'autre. Amy avala à peine quelque gouttes de café, les larmes l'étouffaient.

Wells se décida enfin :

— Nous devons partir, Amy, notre train part à neuf heures. Puis-je vous aider à quelque chose...

— Non, je vous remercie...

Elle avait payé sa note, avant qu'il n'arrive et elle avait donné de larges pourboires à tout le personnel de l'hôtel.

Quand elle aurait payé son billet pour Paris, elle aurait dépensé son dernier argent.

Elle demanda à Wells, combien coûtait le billet pour Paris.

— Pourquoi voulez-vous savoir cela, Amy ? dit-il étonné.

— Je dois en acheter un...

— Je l'ai déjà fait, Amy. Permettez-moi de payer les frais de notre voyage commun, c'est tout naturel.

— Je ne sais pas si je dois accepter, cela ne vous regarde pas beaucoup dit-elle en souriant.

Wells la fixa avec un air étrange.

— Ne suis-je plus assez près de vous, pour que vous puissiez accepter quelque chose de moi ? demanda-t-il.

— Rien n'a changé, James, dit-elle en rougissant légèrement.

Elle voulait éviter ses yeux, mais Wells se pencha plus près d'elle et prit ses mains, qu'il serra chaudement.

— Nous pouvons être camarades, Amy ?

— Nous le sommes, James..

— Et vous suivrez volontiers votre vieux camarade de route, Amy ?

Elle fit un signe de tête.

Puis elle perdit la maîtrise de ses nerfs, d'une voix tremblante, elle s'écria :

— Si vous saviez quel bien me fait votre présence près de moi.

Elle craint qu'il ne lui arrive quelque chose à Paris, se dit Wells, elle aura certainement des difficultés. Pourquoi ne m'en parle-t-elle pas, je pourrais l'aider...

Pendant le voyage, qu'ils faisaient en première classe, il essaya en vain de la faire parler. Il lui demanda des renseignements sur Picquart, mais elle répondit à peine.

Il lui fut impossible d'apprendre la moindre chose.

Amy sentait qu'il était inquiet pour elle.

— Peut-être serait-ce plus raisonnable de tout lui confier, se disait-elle, il ne permettrait pas, que je me dénonce à la police. Nous resterions en route, il me protégerait contre tous les dangers et j'aurais enfin un vie tranquille.

Mais pourrai-je chasser ces remords qui m'ont tourmentée jour et nuit ? Pourrai-je me libérer jamais de mes souvenirs du passé ? Une vie pareille ne serait pas supportable, on ne peut pas faire les choses à moitié.

Elle s'était écroulée dans un coin du compartiment et considérait, d'un air désespéré, le paysage qui se déroulait sous ses yeux.

Sa tête s'appuyait contre les coussins et ses yeux ne voyaient rien de ce qui se passait dans le compartiment.

Elle souhaitait que ce voyage n'eût pas de fin, que personne ne lui posât jamais plus de questions, ni ne lui demandât de porter la responsabilité de ses actes.

Et lorsque le train eût passé la frontière française elle respira profondément...

Le destin avait décidé pour elle.

— Il faut obéir au destin, se disait-elle, il n'y a plus de retour possible, je ne peux plus hésiter.

Elle se mit à trembler violemment.

Elle s'enveloppa d'un châle et ferma les yeux. Toute la nuit, il lui avait été impossible de dormir.

— Vous êtes bien fatiguée, Amy ? je vous en prie, allongez-vous, essayez de dormir, lui dit Wells.

Il avait observé la jeune femme pendant quelque temps et la pâleur de son visage l'effrayait.

Soigneusement, il arrangea les coussins, la força de s'étendre et la couvrit de son manteau.

Puis il se mit à caresser doucement ses cheveux et il lui parla, comme à une enfant malade, qu'on essaie de tranquilliser par des paroles tendres :

— Dormez, ma petite Amy, fermez vos yeux et essayez de vous endormir... Rien ne peut vous arriver, je resterais ici à côté de vous et je veillerai sur vous jusqu'à Paris ; dormez... Ma présence ne vous suffit-elle pas à vous rassurer... craignez-vous quelque chose ? Dites-le moi, je vous protégerai.

Un sourire triste parut sur le visage d'Amy.

Elle prit la main de Wells et la serra fortement.

— Je vous remercie, James ; je vous remercie de tout mon cœur, murmura-t-elle d'une voix presque éteinte en lui jetant un regard reconnaissant.

Pendant des heures, Amy resta couchée, les yeux fermés, sans bouger mais Wells pouvait facilement se rendre compte qu'elle ne dormait pas

Il se mit à lire tous les journaux, qu'il avait acheté à la dernière station. De temps en temps son regard se levait vers Amy, pour constater, qu'elle avait toujours les yeux toujours clos.

Il tournait doucement les pages afin de ne pas la déranger.

— Comme son visage est devenu pâle et maigre, se disait-il. Rien ne rappelait en elle la jeune femme gaie et si vivante qu'il avait connu à Montreux ; elle semblait avoir perdu toute sa vivacité et son élan, d'autrefois.

Une expression immensément triste et mélancolique planait sur ses traits ; on devinait qu'elle avait un secret dans sa vie, un secret qui la tourmentait sans cesse et dont elle ne pouvait se débarrasser.

— Pauvre enfant !... cette vie inquiète qu'elle menait, l'avait sûrement vaincue ; les soucis constants avaient détruits en elle toute la joie de vivre.

Lentement, le train s'approchait de Paris.

Amy semblait le sentir.

Elle ouvrit les yeux et demanda en regardant Welis d'un air inquiet :

— Sommes-nous arrivés ?

— Bientôt, Amy, mais restez couchée je vous avertirai quand il sera temps de vous lever.....

— Non !... Non !... je me lève, je suis trop nerveuse !

Elle se leva et prit son manteau. Puis elle voulut remettre à la patère celui de Wells.

Mais il le lui prit des mains et dit :

— Vous sentez-vous un peu mieux, Amy ?

— Oui, je me sens tout-à-fait reposée..... A quelle heure arriverons-nous à Paris ?

— A cinq heures trente !.....

Elle le fixa d'un regard étrange et soupira. Puis elle dit lentement :

— Je pourrais me rendre immédiatement de la gare au bureau de l'avocat de Picquart... Je dois le prier de me faire interroger le plus vite possible... On ne sait jamais, ce qui peut vous arriver..... Savez-vous le nom de cet avocat ?

— Oui, mais je préférerais que vous attendiez demain matin pour voir cette entrevue. Vous avez le temps pourquoi voulez-vous précipiter les choses ?... Réfléchissez, peut-être y a-t-il autre chose à faire ?

— Non, non, il vaut mieux agir immédiatement. J'ai décidé de le faire et je n'ai pas une minute à perdre ; je pourrais manquer de courage, si je me mets à réfléchir. Vous savez bien, James, que le colonel Picquart attend mon témoignage pour être libéré de la prison... je n'ai pas le droit, de le faire attendre fut-ce un jour...

— Vous êtes sûre, Amy, que votre témoignage le délivrera, demanda Wells incrédule.

— J'en suis sûre, James ; car ce n'est pas lui le coupable, celui qui a fait les faux, est mort ; il s'est suicidé, on ne peut demander des comptes qu'à moi désormais, car j'ai tout su et je suis aussi coupable que lui ; je suis la seule personne à punir dans cette histoire.....

Wells se sentit blêmir... tout son sang disparut de son visage ; son cœur s'arrêta de battre pendant un instant et il regarda Amy avec des yeux affolés.

— Voudriez-vous dire Amy, que cette expiation à laquelle vous faisiez allusion se rapportait à une faute aussi grave que celle dont vous venez de parler ?...

La jeune femme hocha la tête.

— Oui, James, je suis décidée à me mettre à la disposition du tribunal... Personne ne pourra me faire revenir sur cette décision.

Wells fut profondément troublé de la fermeté et de l'assurance avec laquelle Amy parlait ; il comprit qu'il était inutile d'insister.